

Naufrage en mer de Chine

Anne de Breux



GALLIMARD JEUNESSE

Extrait de la publication

Hors-piste

Hors-piste

À Max

Les termes maritimes sont expliqués dans un glossaire
à la fin de l'ouvrage.

*Naufrage
en mer de Chine*

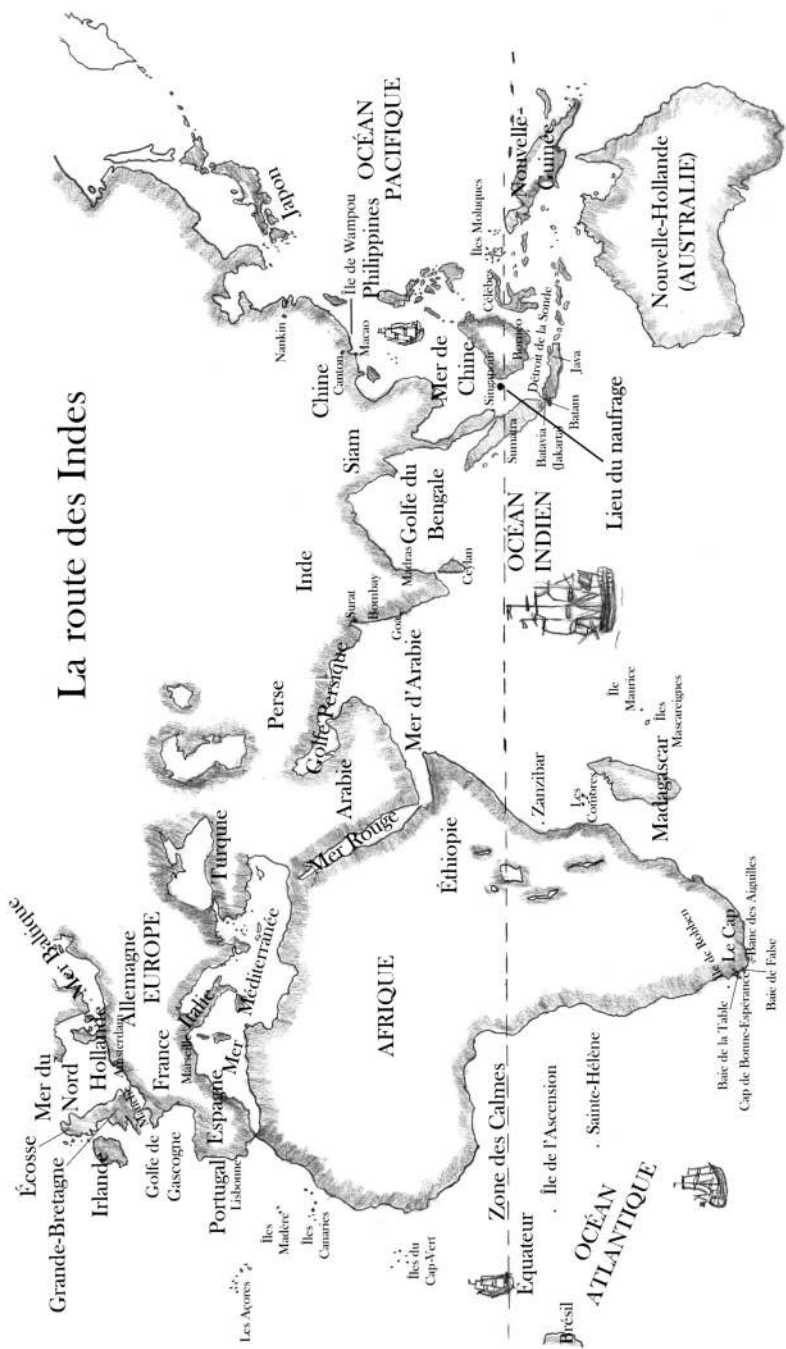
Anne de Breux

Illustrations
de Florent Silloray

GALLIMARD JEUNESSE

Extrait de la publication

La route des Indes



Chapitre 1



À la fin août 1750, je me rendis à la forge.

Du temps de mon père, j’y passais ma vie. Depuis qu’il n’était plus là, j’évitais cet endroit comme la peste.

Le nouveau maître s’appelait Jacob Mulder. Je le détestais. À peine installé, il avait annoncé à ma mère :

– Votre bâtiment tombe en ruine... Tant que je n’aurai pas amorti les frais des travaux qui s’imposent, je ne vous verserai que la moitié du loyer que vous en demandez !

Ma mère n’avait pas osé lui tenir tête.

Bien entendu, il n’avait jamais entrepris la moindre réparation et son avarice nous condamnait à vivre pauvrement, ma mère, ma petite sœur, et moi.

Ce jour-là, un désir me tenaillait : je rêvais de nouvelles lames pour mes patins à glace. Qui d’autre que Jacob pouvait



me les fabriquer ? D'ailleurs, avec ce qu'il nous volait, il me devait bien cela !

Dès l'arrivée de l'hiver, j'attendais avec impatience que les étangs et les canaux gèlent pour organiser des courses de patinage avec mes camarades. Si je voulais être prêt à temps, je devais me dépêcher de passer ma commande. Les forgerons avaient tant de roues de charrette à réparer, fers à chevaux à fabriquer et pièces pour la construction des vaisseaux à livrer qu'ils croulaient sous la tâche !

Il pleuvotait.

Je relevai le capuchon de ma cape. Mes chaussures éculées glissaient sur les pavés mouillés.

J'atteignis la forge, une grande bâtisse avec une porte arrondie. J'avais beau y être habitué, à chaque fois, la chaleur et le tintamarre qui régnaient dans cet antre m'oppressaient.

Autour des brasiers, torse nu, les ouvriers chauffaient le fer au rouge, puis ils tapaient dessus, le replongeaient dans les flammes et le tapaient encore, pour le modeler à leur guise.

Je connaissais chacun d'eux par leur nom. C'était mon père qui les avait engagés. Avec rigueur et bonne humeur, il les avait formés, leur inculquant l'amour du travail bien fait.

Un matin, un jeune apprenti avait laissé tomber un morceau de fer incandescent sur la cuisse de mon père.

– J'ai une bonne constitution. Ne vous inquiétez pas, je serai vite guéri.

Deux jours plus tard, il tremblait de fièvre. Je remarquai qu'une odeur âcre flottait autour de son lit. Affolée, ma mère avait appelé un chirurgien.

– La blessure est devenue purulente. La gangrène s'y est mise.

Il avait fallu amputer.

Quand on m'avait permis de retourner au chevet de mon père, j'osais à peine regarder le côté de la couverture qui restait bizarrement plat.



Il m'avait attiré à lui.

– Désormais, Jan, ton pauvre père marchera avec des béquilles. Il devra parfois s'appuyer sur toi. Auras-tu la force de le soutenir ?

– Bien sûr, papa !

J'étais tout juste parvenu à ne pas éclater en pleurs.

À notre grand désespoir, l'opération ne l'avait pas sauvé. Sans se plaindre, il avait enduré des souffrances atroces. Le petit sourire navré, qu'il avait gardé jusqu'à son dernier souffle, restait à jamais gravé dans mon cœur.

Sa mort m'avait anéanti. Depuis ce drame, qui datait d'une année, je ne me consolais pas de son absence, je me sentais abandonné. Je m'interdisais de pleurer devant les autres. Les larmes, c'était bon pour les filles ou, quand personne ne me voyait, la nuit, dans mon oreiller.

Tout me fâchait. Ma mère disait que je ressemblais à un animal blessé qui donnait des coups de griffes à tort et à travers. Et, quand je me calmais, je ne savais qu'inventer pour me distraire.

Mon père n'aurait certainement pas apprécié mon comportement. Il se préoccupait beaucoup de mon avenir. C'est pour cela qu'il m'avait envoyé à l'école. Il était si fier de voir que je lisais la Bible en latin.

Maintenant, faute d'argent, j'avais dû renoncer à poursuivre mon instruction.



Depuis qu'elle était veuve, ma mère aussi avait changé. Elle s'enfermait dans son chagrin, se repliait sur elle-même.

Comme nous étions originaires de Delft, nous n'avions pas de famille à Amsterdam, et nos rares amis ne venaient presque plus nous voir... On aurait dit qu'ils craignaient que notre malheur fût contagieux.

Nous nous retrouvions donc souvent seuls, tous les trois.

*

Re foulant mes sombres pensées, je cherchai des yeux celui qui avait profité des derniers instants de mon père pour lui faire des promesses qu'il ne tenait pas. Tel un rat au regard fureteur, il avait déjà décelé ma présence :

– Mais regardez qui vient là ! M. Jan Van Dijk ! s'écria-t-il d'un ton sarcastique.

Je portais le même prénom que mon père. Un sujet de plaisanterie intarissable pour Jacob.

– M. Jan veut s'assurer que tout marche bien par ici ? M. Jan désire-t-il se joindre à nous ? Non ? M. Jan ne veut pas se salir les mains !

Que j'aurais aimé le frapper, comme il le méritait ! Je me promis qu'un jour, je l'obligerais à nous rendre l'argent qu'il nous volait.

En attendant, avec un sourire forcé, je lui expliquai ce dont j'avais envie. Évidemment, il se moqua de moi :

– Des lames pour ses patins ! Voyez-vous ça ! M. Jan n'a d'autre préoccupation dans la vie que de s'amuser. Je plains ta mère, garnement ! Dis-lui que si elle est lasse d'éduquer seule un vaurien de ton espèce, je veux bien l'épouser ! Tu as besoin d'un beau-père pour te botter les fesses !

Il eut un vilain rictus. Son visage luisant, son regard calculateur me donnèrent l'envie de le planter là et de partir en courant. Il s'en rendit compte car il ajouta, plus conciliant :



– Je te ferai ces lames, parce que tu es le fils de Saskia Van Dijk. Comment va-t-elle ? Dis-lui qu'elle pourrait me rendre visite ! J'espère qu'elle ne va pas toujours rester veuve ! Ce serait dommage ! Une si belle femme !

Son ricanement me fit l'effet d'une gifle. Comment osait-il ? Qui l'autorisait à parler ainsi de ma mère ?

Quelques ouvriers avaient abandonné leur tâche pour mieux profiter de l'humour de leur patron. Ils me dévisageaient : certains, avec des airs méprisants, d'autres, qui avaient apprécié mon père, cachaient mal leur gêne.

Content de s'être donné en spectacle, Jacob les renvoya d'un geste sec, puis il m'annonça :

– Tu auras tes patins. Ce sera le cadeau de Noël de papa Jacob à son futur beau-fils !

Il éclata d'un rire qui résonnait encore dans ma tête tandis que je filais, sans le remercier.

J'avais profité des vues qu'il avait sur ma mère, et j'avais obtenu ce que je voulais. En regagnant la maison, j'aurais dû être satisfait... Au lieu de cela, je me détestais.

*

Nous habitions dans un faubourg, au nord d'Amsterdam.

Quand la mort l'avait surpris, mon père avait l'intention d'agrandir notre maison. Ce projet était passé aux oubliettes.

– Tant que nous avons un toit sur la tête, nous n'avons pas le droit de nous plaindre, disait ma mère d'un ton résigné.



Au rez-de-chaussée, une grande pièce servait de cuisine, de salle de séjour et depuis peu, de buanderie, car, pour arrondir ses fins de mois, ma mère se faisait apporter, des quartiers bourgeois, des paniers de chemises fines à amidonner et repasser.

Au premier étage, j'avais ma chambre. Ma mère et ma sœur, qui n'avait que six ans, dormaient ensemble.

*

Aussitôt qu'elle m'aperçut, Dorith se précipita vers moi. On disait que cette gamine blonde, aux yeux gris, me ressemblait.

Un châle sur la tête pour se protéger de la pluie, elle jouait à la marelle. Je m'étonnai une fois de plus de la finesse de ses mollets qui dépassaient de sa jupe sombre. Comment pouvait-elle sauter et courir, perchée sur de telles baguettes ?

Elle venait de perdre deux dents de devant, ce qui l'obligeait à pincer les lèvres en parlant, pour cacher le trou.

– Jan ! On a de la visite ! m'annonça-t-elle d'un ton mystérieux.

Je la grondai :

– Tu devrais rentrer ! Tu vas attraper froid.

– Maman m'a dit d'aller chez les voisins, mais ils sont absents. Leur porte est fermée !

Notre mère n'avait pas l'habitude de se débarrasser de nous. La réponse de ma sœur m'intrigua.

– Qui est là ? demandai-je.

– Un mo'sieur. On parle de toi. C'est pour ça qu'on m'a dit de sortir !

– Qu'est ce que c'est que cette histoire ?

L'inquiétude me gagna.

– Allons, dis-moi qui est là ?

Je la secouai sans ménagement.

– Tu me fais mal !

– Je ne te lâcherai pas tant que tu ne m’auras pas répondu !

– Mais quoi ? grimaça-t-elle. Maman a juste expliqué au mo’sieur que tu lui causais des soucis.

– Quels soucis ?

– Elle dit que tu traînes dans la rue et que tu n’es pas facile à vivre. Arrête de me tordre le bras ! Elle a aussi dit qu’elle n’avait pas la force de t’élever toute seule. Elle a même pleuré...

Maintenant, j’avais carrément peur. Je lâchai ma sœur.

– Comment s’appelle ce mo’sieur ?

– Je ne sais pas.

– Tu mens ! Rentrons !

– Non ! Maman m’a dit d’attendre dehors ! Elle va me gronder !

– Tant pis pour toi !

D’une main ferme, je la poussai devant moi pour pénétrer dans la salle de séjour.

Assise à table, ma mère parlait avec un homme dont je n’aperçus d’abord que le dos sombre.

Je remarquai qu’elle avait relevé en hâte sa chevelure blonde. Des mèches s’échappaient de son chignon mal épinglé.

Notre arrivée interrompit la conversation. Maman sourit :

– Voici Jan et Dorith, dit-elle en se levant.

L’homme se retourna. Encore jeune, il avait un visage allongé, avec une expression d’intérêt amusé, qui me parut familière.

– Bonsoir, Jan, bonsoir, Dorith. Je suis heureux de faire votre connaissance.

Cette voix, si semblable à celle de mon père, me bouleversa.





Je devinai que j'avais devant moi son frère, Christoffel. Nous ne le connaissions pas. Papa nous avait raconté qu'il passait sa vie à sillonner les océans sur les navires de la Compagnies des Indes orientales.

– Je sais qui vous êtes, dis-je d'un ton rauque.

J'étais très troublé. Normalement, cette visite aurait dû me réjouir. Mais les paroles de ma sœur avaient éveillé mes soupçons. Pourquoi cet homme débarquait-il sans s'annoncer alors qu'il ne nous avait jamais donné signe de vie ? En quoi l'intéressions-nous ?

Il sourit :

– Qui suis-je ?

– Vous êtes oncle Chris.

– Bravo !

Ses yeux étaient d'un bleu très sombre, comme si à force de la regarder, ils avaient pris la couleur de la mer. Sa taille imposante, son ton chaleureux, cette habitude de relever un sourcil en parlant me rappelaient si fort mon père que je me sentis presque défaillir. Je luttai pour me ressaisir. Ma mère, elle, ne cachait pas sa joie.

– Christoffel, vous accepterez de partager notre repas ?

– Si je ne vous dérange pas...

– Tu dois rester pour qu'on fasse connaissance, décida Dorith en lui saisissant la main.

Ma mère se leva. Elle ouvrit un placard pour y prendre une nappe qu'elle déplia sur la table. En quelques minutes, elle réchauffa la soupe, coupa du pain et du fromage.

– Si j'avais su, j'aurais préparé un bon plat, s'excusa-t-elle.

– Rien ne peut me faire plus plaisir qu'un potage aux

légumes, répondit oncle Chris. Ça me change de ce que l'on me sert à bord.

– On mange mal sur les bateaux ? s'enquit Dorith.

– C'est suffisant, mais plutôt monotone. Nous manquons de vivres frais.

Ma mère et ma sœur étaient si excitées qu'elles parlaient tout le temps. Inquiet de ce que Dorith m'avait dit, je restai silencieux. Je me tenais sur mes gardes. Ma mère s'en aperçut.

– Sois un peu plus aimable, me souffla-t-elle.

Pour avoir la paix, je fis un effort.

– Allez-vous rester longtemps à Amsterdam ? demandai-je, histoire de dire quelque chose.

– Un mois. Ensuite, je partirai pour la Chine.

Dorith ouvrit des yeux tout ronds.

– La Chine des Chinois ?

Elle avait presque crié.

Maman lui fit signe de se taire. Peu sévère quand elle était seule avec nous, elle le devenait en présence de quelqu'un d'autre.

– S'il te plaît, reste tranquille, Dorith.

– Laissez-la, Saskia, elle est si mignonne, intervint oncle Chris.

– Tu es capitaine ? demanda Dorith.

Maintenant qu'elle avait la permission de poser des questions, elle n'allait pas s'en priver.

– Je suis premier lieutenant.

– Vous êtes donc l'officier le plus important après le capitaine, dis-je, content de montrer que je connaissais la hiérarchie chez les marins.





Il acquiesça.

– Quand vous êtes arrivés, j'étais en train d'élaborer un projet avec votre mère. Je pensais que nous pourrions ouvrir, au centre, une boutique pour vendre les soieries, porcelaines,

laques et autres objets précieux que les marins rapportent de leurs voyages. On appelle ça : la pacotille*. La plupart des hommes ne savent pas la monnayer. Ils se font escroquer. Je suis certain qu'ils seraient enchantés s'il existait un établissement recommandable pour les aider à écouler leurs trésors. Ça pourrait marcher !

– L'idée est tentante, admit ma mère. Mais quand reviendrez-vous de Chine ?

– Dans environ dix-huit mois.

– Seulement...

– Vous aurez tout le temps de chercher un local pour notre futur commerce ! Je vous en donnerai les moyens.

– J'espère en être capable. Je ne connais rien aux affaires ! répondit-elle humblement.

– Je vous aiderai, maman, lançai-je, agacé de son hésitation.

Enfin quelque chose qui m'intéressait ! Pour la première fois, je daignai sourire. Mon oncle posa sa main sur mon bras.

– Tu as quatorze ans, n'est-ce pas, Jan ?

– Oui.

– Tu as l'air plus jeune... peut-être parce que tu es assez petit pour ton âge.

Je retirai mon bras. Je détestais que l'on fasse allusion à ma taille.

– Je grandis encore. Dans deux ou trois ans, je vous dépasserai ! rétorquai-je avec insolence.

Ma mère me fusilla du regard, mais je fis celui qui ne remarquait rien.

– C’est probable, admit-il. En attendant, n’as-tu pas envie de voyager, de connaître le monde ?

Se moquait-il de moi ?

– Nous n’avons pas d’argent...

Il m’ébouffait la tête comme si j’étais un poupon.

– Avec un peu de volonté, tout est possible !

S’il pensait m’impressionner, il se trompait.

Et, tout à coup, son assurance et, surtout, l’air entendu de ma mère m’alertèrent. J’eus la conviction qu’elle l’avait appelé à la rescousse parce qu’elle avait de moins en moins d’autorité sur moi.

– N’aimerais-tu pas gagner ton propre argent ? poursuivit mon oncle sur sa lancée. Devenir indépendant ? Qu’est-ce qui t’attire dans la vie ?

Où voulait-il en venir avec toutes ses questions ?

– Jan est allé à l’école, dit ma mère. Son père voulait qu’il soit instruit pour qu’il puisse choisir un bon métier.

– Celui de son père ne lui convenait pas ? s’étonna oncle Chris.

– Aujourd’hui, même si j’en avais envie, je ne pourrai pas devenir forgeron ! bougonnai-je entre les dents.

– Pourquoi ? demanda le lieutenant.

– À cause de Jacob Mulder, l’ancien contremaître qui nous loue la forge, expliqua ma mère. Jan ne s’entend pas avec lui.

– Eh bien dans ce cas, fit oncle Chris en se tournant vers moi, accompagne-moi en Chine ! La Compagnie engage des mousles ! Pour dix guilders mensuels ! Quelle meilleure formation peux-tu souhaiter que de commencer par rouler ta





bosse ? Penses-y sérieusement, mon garçon !
Voilà donc l'idée qu'il avait derrière la tête !
J'avais bien raison de me méfier de lui.

– Mon Dieu, soupira ma mère. On dit que ces voyages sont si rudes !

– Sous ma protection, Jan n'aurait rien à craindre ! Une occasion rêvée pour lui de vivre une belle expérience, de se frotter à des gens différents, d'apprendre à mieux se connaître lui-même ! Sans compter que je me chargerais de compléter son éducation.

Ma mère resta silencieuse. Quand elle était préoccupée, ses iris transparents devenaient fixes.

– Chère belle-sœur, ne soyez pas inquiète ! Je m'occuperai de votre fils. À son retour, il sera devenu un homme. Il vous apportera le soutien qui vous manque. Mais, je voudrais que Jan lui-même me dise ce qu'il en pense ? Je ne le forcerai pas à me suivre, s'il n'en a pas envie.

La stupéfaction me rendait muet. Il poursuivit :

– Il suffit que tu t'inscrives une semaine avant le départ du *Standvastigheid*. C'est le bateau sur lequel je vais naviguer. Tu as donc encore un peu de temps pour réfléchir. Je n'ai pas d'enfant, Jan, mais je suis prêt à veiller sur toi comme si tu étais mon fils.

Je sentais qu'il était sincère, pourtant ses paroles achevèrent de me désarçonner. Je n'avais jamais vu la mer et ce que j'avais entendu dire des bateaux et de la vie des marins m'effrayait au plus haut point... À cela s'ajoutait que je supportais mal l'idée de quitter Amsterdam.

– Je ne vous connais pas..., maugréai-je pour tempérer son enthousiasme.

Il sourit.

– C’est vrai ! Désormais, si Saskia n’y voit pas d’inconvénient, je te verrai tous les jours. Ainsi, on s’habitue à l’un à l’autre. Tu me parleras de ce qui t’intéresse. Nous nous promènerons ensemble. Je suis certain que tu n’imagines pas tous les trésors que ta ville recèle ! On ira visiter les chantiers où la Compagnie construit ses bateaux... comme le célèbre *Amsterdam* qui a été mis à l’eau en janvier de l’année passée et qui n’a navigué que deux semaines avant de s’échouer lamentablement sur la côte sud de l’Angleterre !



Ma mère frémit :

– Mon Dieu ! Ne parlez pas de malheur, s’il vous plaît !

– Tous les bateaux ne coulent pas, Saskia ! répondit-il en riant. Cela fait plus de dix ans que je bourlingue et je m’en porte très bien !

Dorith, qui suivait de son mieux la conversation, le tira par la manche.

– Tu m’emmèneras moi aussi ? J’ai pas peur des tempêtes !

– Tu es encore un peu jeune, ma chérie ! Je te promets de te rapporter une dinette en porcelaine de Chine, de la soie pour te faire une belle robe et un perroquet pour te tenir compagnie ! Ravie, Dorith émit un petit gloussement.

Quand mon oncle s’en alla, il était tard.

Je dormis mal. Je ressassai la conversation. Mon oncle était-il tombé sur la tête ? M’emmener en Chine ? Comment osait-il profiter d’une visite de deuil pour me faire une proposition pareille ? Je ne lui avais rien demandé ! Se rendait-il compte qu’il se mêlait de ce qui ne le regardait pas ? Et ma mère qui l’écoutait bouche bée, et ma sœur qui ne lâchait plus sa main...



Pressentant que tout cela ne m'apporterait rien de bon, j'enfouis ma bouche dans mon oreiller pour étouffer ma fureur :

– Non ! Non ! Il est complètement fou ! Je n'irai pas en Chine !

Imprimé en Italie
par L.E.G.O S.p.A. – Lavis TN

PAO : Belle Page

Dépôt légal : septembre 2010
N° d'édition : 170329
ISBN : 978-2-07-062859-9
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse



Naufrage en mer de Chine Anne de Preux

Cette édition électronique du livre *Naufrage en mer de Chine*
d'*Anne de Preux*
a été réalisée le 19 octobre 2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2010
par L.E.G.O. S.p.A à Lavis (TN)
(ISBN : 9782070628599)
Code Sodis : N32324 - ISBN : 9782075008495
Numéro d'édition : 170329